

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ET TECHNIQUE OUTRE-MER
47, bld des Invalides
PARIS VII^e

COTE DE CLASSEMENT N° 2392

SOCIOLOGIE - ETHNOLOGIE

RAPPORT DE MISSION CHEZ LES BABINGA

par

A. HAUSER et DUSSAUD

- RAPPORT DE MISSION -

- CHEZ LES BABINGA -

INTRODUCTION	p. 1 .-
REPARTITION GEOGRAPHIQUE	p. 3 .-
DEMOGRAPHIE	p. 4 .-
VIE TRADITIONNELLE	p.17 .-
NOIRS & BABINGA	p.26 .-
BLANCS & BABINGA	p.42 .-
CONCLUSION	p.57 .-

INSTITUT D'ETUDES

CENTRAFRICAINES

Section Sociologie

BRAZZAVILLE

RAPPORT DE LA MISSION HAUSER-DUSSAUD CHEZ LES BABINGA
DE LA LIKOUALA (Moyen-Congo) (Février-Mai 1951)

On trouve des groupes humains dits pygmées ou négroïdes disséminés en Afrique Centrale : au Cameroun, au Gabon, au Moyen Congo, en Oubangui, au Congo Belge (Equateur, Ituri, Kivu). Ils sont caractérisés par leur petite taille (1,45 m chez les Hommes), quelques autres particularités anatomiques et surtout par leur mode de vie en forêt. Il existe d'autres groupes offrant avec eux une certaine analogie : ceux qu'on appelle negritos des îles Andamans (golfe du Bengale), de Malaisie, des Philippines et de Nouvelle Guinée d'une part, les Bâchimans, chasseurs des Steppes du Kalahari en Afrique du Sud d'autre part : Ceux-ci sont peut-être apparentés aux pygmées d'Afrique Centrale, qui semblent présenter suffisamment de caractères communs pour constituer une seule race en l'état actuel de nos connaissances, bien que divers métissages avec les noirs aient vraisemblablement changé l'aspect d'une partie d'entre eux.

On les connaît sous divers noms ; au Moyen Congo c'est celui de Babinga qui prévaut administrativement, corruption de celui de Bambenga que leur donnent la plupart des noirs et qui signifierait "ceux qui vivent de la chasse". Mais eux-mêmes ils n'aiment guère être désignés sous ce nom. Dans le Nord de ce territoire deux sous-groupes bien distincts de Babinga vivent en hostilité tout en se mariant parfois entre eux, les Mangombe et les Bayaka - noms qu'ils se donnent eux-mêmes - ceux-là dans la région de la Sangha, ceux-ci dans celles de la Sangha et de la Likouala. Notre enquête n'a porté que sur les Bayaka de la Likouala, dont le nombre s'élève probablement à plus de 6.000,

....

qui vivent par groupes de plusieurs dizaines d'individus à quelques heures des villages de leurs patrons noirs. Leur taille est relativement élevée (1m,55 chez les hommes) mais leur genre de vie est le même que celui des autres Pygmées : ce sont les seuls habitants de ce pays pour qui la forêt soit un habitat accepté tel quel, alors que les noirs la détruisent pour s'installer et ne s'y sentent jamais vraiment chez eux.

Ce n'est qu'assez récemment, semble-t-il, que les Babinga, qu'ont dû être jadis autonomes, en sont venus à une symbiose avec les Noirs d'où leur vie propre est sortie amoindrie.

REPARTITION GEOGRAPHIQUE



La région de la Likouala, ^{composée} au Sud par l'Equateur, n'est qu'une unité administrative de 60.000 Km² groupant 27.000 représentants de diverses populations qui s'y sont établies vers le milieu du 19^e siècle, venant du Congo Belge à l'Est, de la Lobaye au Nord ou de la Sangha à l'Ouest : Bondjio, Modjiombo, KAKA Banza, Bongili, ~~Bemataba~~, Bangala, Babinga. ^{Baboumba, Babole}

Le climat est à peu près uniforme, chaud et humide. La forêt équatoriale recouvre tout le pays; certains zones sont inondées aux hautes eaux en automne, d'autres le restent toute l'année. Le relief est faible vers l'Oubangui où l'altitude est de 300 m, un peu plus marqué vers l'Ouest d'altitude voisin de 500 m.

Au Nord les terres ^{continuellement} émergées s'étendent sur presque tout le district de Dongou, drainé d'~~Ou~~ ^{en} sur 300 Km par l'Ibenga et la Motaba, affluents de l'Oubangui, qui borde sur 250 Km cette subdivision d'une superficie de 30.000 Km² où vivent 10.500 noirs et 5.000 Babinga au moins. Au Sud ^{Ouest} la Likouala aux herbes ouvre à travers la forêt, du Nord au Sud sur 600 Km, une plaine périodiquement inondée par où s'écoulent les eaux du Marais de l'Ilobi : c'est le district d'Epena, de 18.000 Km² pour 6.500 noirs qui n'a de Babinga au nombre d'un millier peut-être, que dans sa zone marécageuse Nord, d'une superficie de l'ordre de 6000 Km², où émergent ^{continuellement} quelques grandes terres ^{sur lesquels vivent aussi 950 noirs.} Au Sud-Est le district d'Impfondo, bande découpée sur 350 Km dans la forêt partiellement inondée qui borde l'Oubangui, a 12.000 Km² et 4.000 habitants mais pas de Babinga.

4

- D E M O G R A P H I E -

Les recensements effectués jusqu'à ce jour auprès des Babinga de la Likouala sont tous dus au service de Santé, de ceux de L. NUSSAUD à ceux du Dr. MAINETTE. Nous reproduisons le tableau récapitulatif de celui de 1936 (Dongou) , celui de 1937 (Epana) et celui du 2^e semestre 1950, avec un regard le recensement des indigènes des villages auxquels les babinga sont liés. Chaque recensement est nominatif, avec indication du sexe, de l'âge approximatif, du nom du patron et, pour les plus récents, des relations de parenté entre les individus. Lors de notre mission nous avons rapidement dénombré les individus qui se présentaient à nous pour recevoir du sel et des cigarettes et nous sommes arrivés à des nombres voisins de ceux du Dr. MAINETTE, et en général un peu supérieurs, comme le montre le tableau ci-joint (les terres des Modjiombo (Bétou) et des Banza de Dongou n'y figurent pas parce que nous n'avons pu y aller).

Certains villages ne figurent plus dans les recensements récents; ils ont fusionné, ont changé de nom ou bien ont disparu. D'autres villages apparaissent dans les tableaux récents par suite de fusion avec des villages à Babinga ou parce que des patrons ont changé de village en emmenant leurs Babinga.

Si l'on ne tient pas compte de la population flottante (1593) et si l'on considère à part les récolteurs d'Anikou (234) et de Mom-poutou - Mompontou (956) il y a actuellement ^{d'antreoktonu} LI villages sans Babinga dans le district de Dongou, groupant 854 habitants répartis un peu partout et surtout dans le bas pays, sauf sur les terres d'Enyelle et Manfwete, et 31 villages (en comptant Losso) ^{d'antreoktonu} groupant 6.630 habitants pour 4.480 Babinga (3776 que nous y avons vus et 704 recensés par le service médical chez les Modjiombo et les Banza). Dans le district d'Epana nous avons vu 638 Babinga , auprès de cinq villages de sa zone N-W mentionnés dans le dernier ~~tableau~~ et groupant 738 habitants.

..../...

RECENSEMENT DES BABINGA 2^e semestre 1950 par le Dr. MAINETTE

			<u>- 15 ans</u>		naissances		décès + 50 ans		autres Indigènes	
	H	F	g	f	T			H		F
Ibenga	591	578	451	459	2073	68	48	64	57	2603 (sans les récolt eurs)
Motaba	343	310	234	238	1175	65	34	10	12	2778
Oubangui	251	224	208	183	866	32	12	35	6	1249
district de Dongou	1185	1112	943	874	4120	165	94	118	75	6630
Mindjoubou	63	54	99	34	210	13	9	5	1	164
Kabonga) Minganga) Yeswa	102	113	102	82	399	13	9	6	5	574
district d'Epena	165	167	161	116	609	26	18	11	6	738
Région	1350	1279	1104	990	4729	191	112	129	81	7368

Babinga vue par la mission Hauser-Dussaud

Terres	H	F	E	T	Patrons	autres indigènes
Enyellé	566	597	840	2003	166	2534
Dongou	131	144	214	489	64	(sans les récolteurs) 1294
Manfweté Liganga	337	373	574	1234	119	1803
district de Dongou (sans Bétou ni Banza)	1034	1114	1628	3776	351	5431
Mindjoubou	62	76	123	261	15	164
Kabonga Minganga Yeswa	92	97	188	377	21	574

	H	F	E	T	patrons	autres indigènes
district d'Epena	154	173	311	638	36	738
Région(partiel)	1188	1287	1939	4414	385	6169
Bétou et Banza (médfal)					704	1199
Région					<u>5.118</u>	7368

Recensement des Babinga : Dongou -1936-par L. DUSSAUD

Terre	H	F	g	f	T	patrons	autres indigènes
Liganga	189	189	129	113	620	70	1053
Bétou	204	188	156	113	661	45	777
Banza	247	275	223	186	931	65	707
Djoubé (Manfweté)	198	180	154	146	678	61	1072
Dongou	157	159	134	103	553	66	711
Enyellé	640	671	573	429	2313	146	2319
Total	1635	1662	1369	1090	5756	453	6639

Recensement des Babinga Epena-1937-par L. DUSSAUD

Terre	H	F	g	f	T	patrons	autres indigènes
Mindjoukou	97	100	103	88	388	12	188
Kabonga	48	62	55	44	209	13	257
Yeswa	127	133	110	94	464	32	419
Total	272	295	268	226	1061	57	864

(La terre d'Ebamba n'y figure pas parce qu'elle a été rattachée depuis lors à la Sangha)

Total région	1907	1957	1637	1316	<u>6817</u>	510	7503
--------------	------	------	------	------	-------------	-----	------

Quant aux 9 Babinga de village de Mbete (Midjombou) vus à Manfwete, c'est en ce dernier village que nous les avons comptés. Dans la terre de Djeke, au Sud d'Epena, vivent parmi les autres indigènes et comme eux, c'est-à-dire de la pêche surtout, un millier de descendants de Babinga assez métissés connus sous le nom^{de} Bakolo.

x

x x

Les recensements ne sont certainement pas définitifs, ils donnent tout au plus un ordre de grandeur et à cet égard les plus anciens et les plus récents fournissent la même indication ; il serait illusoire de déduire de la comparaison des nombres des conclusions sur l'évolution démographique des Babinga. Diverses causes d'erreurs s'opposent à leur précision :

- a) Les recensements ne sont que nominatifs et tous les individus qui y figurent n'ont pas été réellement vus: le Dr. MAINETTE en a vu 4.100 sur 4.723
- b) Les patrons s'opposent à ce que des Babinga qui viennent d'ailleurs et qu'ils emploient se présentent. C'est le cas sur l'Ibenga des Babinga de la Lobaye et sur la Motaba de ceux des Minganga (Epena). Plusieurs certains d'individus peut-être échappent ainsi au recensement.
- c) S'il y a moins de représentants du sexe féminin que du sexe masculin, c'est peut-être que les premiers sont plus réticents à se présenter à la visite médicale. Quant à nous, nous avons dénombré plus de femmes que d'hommes; il est vrai que nous ne savons pas le sex -ratio de ceux que nous avons considérés comme enfants.
- d) L'âge est difficile à évaluer.
- e) Les renseignements sur la fécondité risquent d'être erronés, surtout dans la bouche de tiers.
- f) Les décès échappent en partie au recensement, notamment ceux d'enfants nés entre deux recensements.

Avec toutes ces réserves nous décrirons l'état démographique actuel/ des Babinga en faisant de larges emprunts à l'étude du DR MAINETTE et en reproduisant ses tableaux.

x

x x

Répartition de la population.

La comparaison avec la population la plus importante en rapporte avec les Babinga, les Bondjo, montre que ceux-ci n'ont que 34,62 % d'enfants alors que les Babinga avec 44,3 % sont une population nettement progressive. On peut dire aussi que les Babinga ne vivent pas mieux : Les vieillards, au nombre de 4,5 % sont insignifiants en comparaisons de ceux des Bondjo; 13,46 % . Leur mode de vie et en particulier leur hygiène n'y contribuent pas peu . Les Bondjo ont 24,77 % d'hommes pour 40,61 % de femmes et 13,04 % de garçons pour 16,53 % de filles soit près de 2 femmes pour 1 H à partir de 16 ans. Alors que chez les Babinga il y a à peu près autant de femmes que d'hommes entre 15 et 50 ans. La sex-ratio part d'au dessus de 100 chez les 2 populations mais celui des Bondjo baisse avec l'âge pour aboutir à 43,49 % chez ceux de plus de 50 ans alors que la courbe passe par un minimum chez les Babinga adultes et remonte beaucoup : chez ceux-ci les femmes meurent en général beaucoup plus que les hommes .

9

Répartition de la Population

I - selon l'age :

	moins de 15 ans		de 15 à 50 ans		plus de 50 ans	
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%
Epena.....	277	45,5 %	315	51,7	17	2,8
Motaba ...	516	44,1	622	53,2	31	2,7
Ibenga ...	910	43,7	11048	50,4	1121	5,8
Oubangui..	391	45,1	434	50,1	41	4,8
Total ...	2094	44,3 %	2419	51,2 %	210	4,5 %

2 - selon le sexe

	Enfants		Adultes		Total de 50	
	Garçons	Filles	Hommes	Femmes	S.Mascul.	S.Féminin
Epena...	26,4 %	19,1 %	27,1 %	27,4 %	53,5 %	46,5 %
Motaba..	24,3	19,8	29,3	26,6	53,6	46,4
Ibenga..	21,7	22	23,4	27,9	50,1	49,9
Oubangui	24	21,1	23,9	26	52,9	47,1
Total ..	23,4 %	20,9 %	23,5 %	27,2 %	51,9 %	48,1 %

3 - Evolution du Sex-ratio avec l'age

	- 15 ans	16 à 49 ans	+ 50 ans
Epena	138,7	95,6	183,3
Motaba ...	122,4	108,7	158,3
Ibenga ...	98,2	101,1	112,3
Oubangui..	113,6	99	583,3
Moyenne	111,5	101,9	159,2

ETUDE DE LA GENERATION

a) Taux de la Nuptialité

Les Babinga sont en général monogames par nécessité, mais toutes les unions ne sont pas scellées par des dots. Dans les tableaux qui suivent, les Babinga ont été classés géographiquement:

- A - Mompoutou - Mindjoukou
- B - Mimbéli - Enyellé
- C - Kaka
- D - Bongondo
- E - Dongou
- F - Modjiombo
- G - Banza
- H - Kabonga - Mindjoubou.

Nombre de ménages à :	A	B	C	D	E	F	G	H	TOTAL
	Mompoutou Comptis								
1 épouse ...	109	96	93	35	61	39	63	91	594
2 épouses...	9	7	6	1	6	5	10	17	62
3 épouses...	2				1		1	1	5
4 épouses...	1								1
									662
Nombre de femmes mariées coutumièrement									
.....	137	110	105	31	76	49	86	123	737
Nombre de femmes recensées :...	265	222	132	141	157	74	109	167	1279
Pourcentage des femmes mariées..	51%	50%	80%	27%	49%	66%	79%	78,3	57,5%

Chez les Bondjo les pourcentages de femmes mariées sont assez comparables :

terre de Dongou 59,4 %
 Manfwete 57,6
 Enyellé 61,3

Les taux de nuptialité sont les suivants :

Babinga		Noirs :
terre	(Nompoutou) I,13) Bondjo de la terre d'Enyellé I,58
	(Mindjoukou)	
d'Enyellé	(Enyellé) I,05) Bondjo dits Bondongo I,67
	(Mimbeli)	
Lanfwete	I,03	↓
Dongou	I,12) Bondjo de la terre de Dongou I,50 (villageois)
Linganga	I,06) Kaka I,53
Bétou	I,11) Modjiombo I,28
Banza	I,16) Banza I,51
Kabonga-Mindjoubou	I,17) Bomitaba I,46
Babinga de la Région	I,11) Bondjo I,52

Le sex-ratio est une cause du nombre comparativement restreint des mariages par rapport à la population totale chez les Babinga, l'influence patronale en est une autre

b) Taux de Fécondité .

Les Babinga passent pour prolifiques ; cependant leur fécondité est comparable à celle des Bondjo.

~~Voyons les détails :~~

Nombre de femmes ayant eu :	A	B	C	D	E	F	G	H	TOTAL (Membres tous compris)
0 grossesse	45	24	20	19	19	11	16	35	191
I gros.....	56	53	34	25	27	20	23	35	276
2 gros.....	42	25	27	24	31	14	20	39	224
3 "	37	31	24	20	23	10	17	26	190
4 "	28	27	14	10	18	8	14	13	133
5 "	29	21	9	12	15	4	8	7	107
6 "	15	16	3	11	16	5	4	4	74
7 "	9	16	1	12	7	1	2	3	51
8 "	4	5		3			5	4	21
9 "		3		1				1	5
10 "		1		3		1			5
II "					1				1
12 "				1					1
Nbr. de F. interrogées....	265	222	132	141	157	74	109	167	1279
Nbr. de F. stériles.....	45	24	20	19	19	11	16	35	191
Nbr de F. ayant accouchés/.	220	198	112	122	138	63	93	132	1088
Nbr. d'enfants mis au monde....	693	694	236	458	461	177	288	364	3448
Taux de Féc. relative.....	3,15	3,50	2,55	3,75	3,56	2,80	3,09	2,75	3,17
Taux de Féc. absolue.....	2,61	3,12	2,16	3,24	2,94	2,39	2,64	2,18	2,68

Bondjo : fécondité relative 3,39
 absolue 2,33

En réalité les Babinga ne se distinguent des autres que par la rareté relative de la stérilité, qui relève le taux de la fécondité de la totalité des femmes.

Noirs :

Babinga :

Bondjo d'Enyellé :	(FR 3,7	3,15 (Mompoutou)	3,50 (Enyellé)
(Tene)	(FA 3,66	2,61 "	3,12 "
Bondongo	(FR 3,93	3,75	
	(FA 3,04	3,24	
Dongou	(FR 3,98	3,56	
	(FA 2,87	2,94	
Kaka	(FR 4,70	2,58	
	(FA 3,50	2,26	
Modjiombo	(FR 2,50	2,80	
	(FA 1,63	2,39	
Banza	(FR 2,90	3,09	
	(FA 1,80	2,64	
Bomitaba	(FR 2,30	2,75	
	(FA 1,70	2,18	

c) Taux de stérilité

Femmes stériles de	A	B	D	D	E	F	G	H	Nombre pour 1000 TOTAL
15 à 19 ans	19	14	11	14	8	6	6	23	103
20 à 30 ans	15	7	8	5	8	3	4	8	58
31 à 50 ans	9	3	1		1	2	6	4	26
+ de 50 ans	2				2				4
Total.....	45	24	20	19	19	11	16	35	191
Taux stéri.relat.	17%	10,5	15,1	13,4	12,1	14,8	14,7	20,9	14,9%

Chez les Bondjo le taux est de 27,8 pour les Enyellé, 22,9 pour les Bondongo, 27,2 pour Dongou.

Chez les Bondjo le nombre des femmes stériles passe par 1 maximum vers l'âge de 30 ans alors que chez les babinga il décroît sans cesse avec l'âge.

Femmes de 15 à 19 ans:

Babinga d'Enyellé (A + B) 6,7 % ; autochtones d'Enyellé: 7,4
 Babinga de Manfwété (D) 9,9 % ; Bondongo : 6,1 %
 " Dongou (E) 5,0 % ; autochtones de Dongou: 9,4
 " Bétou (G) 8,1 % ; Mondjombo : 4,2 %

Femmes de 20 à 30 ans :

Babinga d'Enyellé : 4,5% pour autochtones : 9,2 %
 " Manfwété : 3,5% pour Bondongo : 5,9 %
 " Dongou : 5,0% pour autochtones : 4,4 %
 " Bétou : 0,6% pour Mondjombo : 8,5 %

Femmes de 31 à 50 ans:

Babinga d'Enyellé : 2,4% pour autochtones : 8,9 %
 " Manfwété : néant pour Bondongo : 7,9 %
 " Dongou : 0,6% pour autochtones : 9,2 %
 " Bétou : 2,7% pour Mondjombo : 17,3 %

d) Taux de Capacité génitale

Nombre de femmes de +45 ans ayant eu :	(Non compris)								TOTAL
	A	B	C	D	E	F	G	H	
1 grossesse	3	1	2				1	4	II
2 gros.....	3	3		2	I	I	I	I	I2
3 "	4	4	4	I	4	I	3	2	23
4 "	II	4	4	I	3	I	3	2	29
5 "	I2	II		6	5	2	5	I	44
6 "	6	II	2	I	2	I	I	3	27
7 "	4	8		9	3				24
8 "	2	4		2			3	I	I2
9 "		3							3
10 "		1		2					3
11 "					1				1
12 "				1					1
Total.....	45	50	12	25	20	6	17	14	190
Nombre d'enfants.....	205	281	42	158	100	25	79	51	946
Taux de Capacité relative (/ F. non st.)	4,5	5,6	3,5	6,3	5	4,1	4,1	3,6	4,97
Nombre de femmes stériles de + de 45 ans.	4			1	2				7
Nombre total des Fe de + 45 ans interrogées	49	50	12	26	22	6	17	14	197
Taux de Cap. absolue chez F. + 45 ans	4,1	5,6	3,5	6,0	4,5	4,1	4,1	3,6	4,80

Chez les noirs, le taux de capacité génitale par femme productive de + de 50 ans est :

Eyellé	: 4,70
Manfwete	: 4,43
Mondjômbo	: 2,66
Bomitaba	: 2,9

Le taux de capacité génitale pour l'ensemble des femmes de + de 50 a_{er}

Eyellé	: 4,20
Bondongo	: 3,86
Dongou	: 3,20
Mondjombo	: 2,10

La comparaison est à l'avantage des Babinga.

Il serait prématuré de se livrer à des calculs et des déductions à propos des naissances et des décès dans l'état actuel de nos connaissances démographiques sur les Babinga. Le Dr. MAINETTE a trouvé en 1950 191 naissances pour 112 décès, mais la marge d'erreur peut être considérable. On peut cependant penser que la population augmenterait si les conditions de vie et d'hygiène s'amélioreraient pour vieillards~~s~~ femmes et enfants.

VIE TRADITIONNELLE

A première vue les Babinga sont encore ce qu'ils étaient à l'arrivée des blancs dans la Likouala d'après la description que nous donne d'eux en 1912 L. DOUET qui les a observés un certain nombre d'années : des nomades de la forêt équatoriale, qui vivent que de chasse et de cueillette; le milieu interdit l'élevage du gros bétail et l'agriculture est incompatible avec la vie itinérante. Tout chez eux est organisé en fonction de ces conditions; l'habitation n'est qu'une petite tonnelle et tous les biens meubles tiennent dans des hottes.

Cependant on s'aperçoit vite que les Babinga gravitent autour des noirs, leur nomadisme est centré sur le village des patrons. Cette situation n'est pas très ancienne mais elle s'accroît sans cesse et l'on peut même dire que la société Babinga est en train de disparaître ^{en tant que telle} sous l'action des noirs stimulés par les conditions économiques récentes créées par les blancs.

Il y eut un temps où l'emprise des noirs ne se faisait pas sentir sur les Babinga, soit que ceux-ci fussent seuls dans la forêt ou au moins dans certaines zones de celle-ci, soit qu'ils n'eussent pas de rapports ~~avec~~ les noirs ou des rapports n'engageant vraiment aucune des deux parties. D'ailleurs il existe encore à l'heure actuelle en Afrique Centrale des groupes Pygmées indépendants, d'autre part, de l'aveu de tous les Babinga à qui nous l'avons demandé, leurs ancêtres vivaient jadis seuls (Ils n'ont pu préciser lesquels sauf s'il s'agissait de leur grand-père). C'est aussi ce qu'ont déclaré tous les Pygmées d'Afrique Centrale à tous les enquêteurs. Les Babinga sont arrivés dans la Likouala vers le milieu du siècle dernier, la plupart, ceux de l'Est, venant avec leurs patrons du Congo Belge; ceux de l'Ouest sont venus seuls de la Sangha et sont restés en partie mieux organisés que les autres. Il n'est pas possible de remonter plus avant dans l'histoire des Babinga. La forêt ~~ne~~ leur imposant pas plus qu'aux

noirs la vie des nomades, on pourrait supposer qu'ils y ont été contraints pour leur sécurité lors de l'arrivée des noirs et qu'ils étaient auparavant sédentaires et cultivateurs. On pourrait aussi supposer que la forêt fut pour eux un refuge lors de l'arrivée des noirs dans un autre habitat qui aurait été jusque là le leur. Un seul indice permettrait d'étayer ces hypothèses : un de leurs mythes les dépeint comme des forgerons qui ont abandonné le fer pour le miel et ils disent eux-mêmes avoir jadis travaillé le fer. Cela n'est malgré tout pas incompatible avec leur niveau actuel de civilisation et rien d'autre ne permet de croire qu'il a varié au cours des âges. On ignore donc si les Babinga ont toujours vécu en forêt, mais ce qui est sûr, c'est qu'ils y sont depuis assez longtemps pour en mieux connaître les ressources que les noirs.

VIE MATERIELLE. -

Leur campement (lango) se compose d'un certain nombre de petites tonnelles réparties sur un assez court espace débraussé de façon à laisser un place libre au centre, à proximité des marigots ou des petits cours d'eau mais dans un endroit sans trop de moustiques, dont ils se protègent, ainsi que du froid, par des braises, qu'ils entretiennent à l'entrée de la hutte ou à côté d'eux quand ils couchent en plein air. Leur matériel consiste en quelques calabasses et récipients, leur mobilier, un lit de branches ou de corde ou d'écorce. Leur seul vêtement est un cache-sexe retenu par une liane à la ceinture; pour les hommes un carré d'écorce battue - maintenant d'étoffe -; pour les femmes une poignée de fanil-

les devant et derrière - maintenant quelques-unes ont des jupes de fibres. Les enfants sont nus. La chasse est l'occupation principale des hommes : à la lance, au couteau, à l'arbalète, au filet, au piège. La pêche se fait aux basses eaux dans des trous d'eau. Les deux sexes y participent. Dans un pays où il n'y a pas de saisons bien tranchées la cueillette est toujours fructueuse, consistant en fruits, feuilles et tubercules, insectes et vers. C'est l'affaire des femmes et des enfants. Le miel récolté dans les ruches des arbres par les hommes est un aliment de base pour les enfants. Le partage se fait en général à l'aide d'une bande de peau qui ceint le front et retient par derrière une hotte en vannerie. Les soins corporels sont inexistantes. Le feu était jadis produit par frottement de deux bois - maintenant on emploie des allumettes. Les Babinga ne savent pas se servir de pirogues, aussi sont-ils arrêtés par d'importantes étendues d'eau où ils ne peuvent circuler de racine aérienne en racine aérienne comme dans la forêt inondée, quand les eaux sont basses.

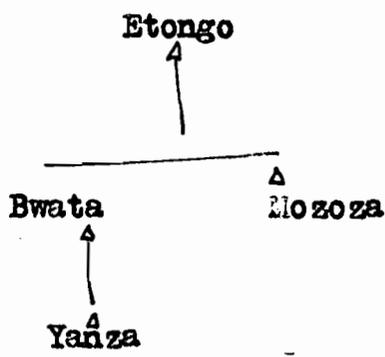
ORGANISATION SOCIALE

Famille

L'organisation sociale repose sur le principe patrilinéaire : la famille étendue -Nzanga- que nous ne croyons pas devoir ici distinguer du clan, comprend tous les descendants putatifs d'un même ancêtre, masculins avec leurs femmes et féminines non mariées. Les biens et les pouvoirs s'y transmettent de l'aîné au cadet puis d'une génération à l'autre parmi les hommes adultes; il n'est que s'il n'y en a pas qu'une femme accède à la tête de la famille. La parenté est classificatoire : tous les hommes d'une génération sont frères entre eux et pères de ceux de la génération suivante.

La méthode généalogique ne permet pas de retracer de longues lignées chez les Babinga dont la mémoire à ce sujet paraît assez déficiente. En voici pourtant deux exemples qui donnent tout de même un court aperçu concret de cette organisation :

A - district de Dongou, village babinga de Zinga
près de Mompoutou s/ Ibenga

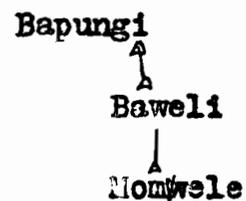


Successivement Etongo, Bwata son fils, Mozoza, frère cadet de Bwata, Yanza fils de Bwata ont été chefs de la famille Bokata

B - district d'Epena , village babinga de Molembe
près de Banza



famille Yemembe
Succession de père en fils
(chef de Tribu)



famille Bolobe
succession de père en fils
(magicien)

Les noms des familles Babinga sont des noms d'ancêtres lointains de qui elles sont issues. L'étendue de la famille est très variable. A Molembe on compte 11 familles pour 261 Babinga soit 24 en moyenne par famille. Mais il ya de grands écarts comme le montre le tableau suivant:

famille	Yebembe	66	famille	Yemokota	30
	Bombala	46		Bolopa	24
	Yekabela	27		Bolebe	15
	Yengardu	16		Lokota	8
	Bokomba	15			
	Bobonzo	8		4 :	77
	Bopange	5			moyenne 19

7 : 184 : moyenne 26

Nous avons séparé les familles en 2 catégories ^{correspondant à deux} sous groupes ~~correspondent à 2~~ dont les moyennes divergent sensiblement de la précédente. A titre de comparaison, les familles noires du village auquel est lié Molembe; Banza, sont au nombre de 9 pour 164 individus soit une moyenne de 19.

La grande famille Babinga est la plus petite unité politique, mais la famille restreinte, la famille conjugale, comprenant le père, la mère et les enfants en bas âge, a bien entendu une réalité de fait, matérialisée par la tonnelle qui l'abrite, ses membres partagent le même repas à la constitution duquel ils ont tous contribué.

Le chef de famille règle la vie interne de son groupe

si tant est qu'elle a besoin de l'être, dominée comme elle est par un milieu qui offre peu de solutions au choix de nomades chasseurs et collecteurs. Les différends semblent rares entre membres de la famille, les questions d'intérêt n'intervenant guère pour des gens qui ont si peu de biens.

MARIAGE. - Les Babinga ne se marient pas à l'intérieur de leur famille, c'est ce qu'on appelle la règle d'exogamie clanique; ils ne se marient pas non plus avec quelqu'un de la famille originelle de leur mère ni de celles de leurs grands-mères. On peut supposer que l'interdiction s'étend aux familles de tous les ascendants dans la mesure où ceux-ci sont connus, c'est-à-dire rarement au delà des grands-parents. Il est à remarquer qu'ainsi les mariages entre cousins croisés sont prohibés. Il n'y a pas d'autre interdiction, ni de choix préférentiel à l'intérieur d'un ensemble quelconque, donc aucune règle endogamique. Il y a même des mariages entre Babinga de sous - ~~tribus~~ différents; entre Bayaka et Mangombe et aussi entre Babinga et noirs. Cependant jadis les familles Babinga étaient liées entre elles par des dons réciproques ou peut-être de femmes. Chaque famille ayant fourni une femme à une autre famille devait en retour à plus ou moins longue échéance ~~de~~ recevoir une de l'autre famille. Cette coutume est tombée depuis trop longtemps en désuétude ~~et~~ pour qu'il soit possible de savoir si l'échange n'était pas ^{en} réalité plus complexe, entre plusieurs familles.

Le babinga va se marier dans le campement de sa femme où il réside en principe plusieurs années, chassent pour ses beaux-parents et leur clan. C'est là un mariage dit parfois uxori-local.

La dot n'est qu'une institution assez récente due à l'influence des noirs. Elle a commencé par être en nature : pointes d'éléphant et de lance haches, miel, étoffes. Maintenant elle est en espèces et ce n'est plus en général le père de la femme, c'est-à-dire le clan, qui en bénéficie, mais le patron de la femme qui reçoit directement l'argent du patron du mari. Elle tend même à disparaître et le mariage n'est plus scellé par rien.

La polygamie est rare , elle paraît l'avoir toujours été . Seuls les chefs peuvent prétendre à plusieurs femmes.

← Cependant certains patrons satisfaits d'un Babinga lui font avoir parfois une 2ème et même une troisième épouse. C'est le cas chez les Banza d'Epena. La polyandrie existe, ^{elle est beaucoup plus rare;} ce n'est jamais qu'un état de fait non consacré par des mariages coutumiers est encore ~~beaucoup plus rare;~~ qui s'explique par la pénurie relative des femmes.

TRIBU.- L'organisation sociale des Babinga dépasse le stade du clan, elle atteint celui de la tribu, qui est actuellement un ensemble de clans sous l'autorité d'un chef, souvent ^{par} l'intermédiaire de deux sous-tribus qui groupent chacune une partie des clans de la tribu.

← Cependant les clans ne sont pas toujours représentés au complet et plusieurs (~~tribus~~) tribus peuvent en avoir ^{en} commun.

Dans l'exemple donné plus haut des clans de Molembe, la tribu comprend 11 clans, une des sous-tribus 7 et l'autre 4. La chefferie tribale est héréditaire selon le même principe patrilinéaire qui régit la famille. Il y a en réalité bipartition de la fonction:

un chef aîné, le Ntuma, qui a le pouvoir spirituel et un chef cadet, le Kombeti, qui a le pouvoir temporel. Dans certains groupes les deux chefs sont de la même famille et le cadet succède à l'aîné tandis que son pouvoir change de domaine. Dans d'autres il y a deux familles de chefs correspondant aux deux pouvoirs. Il se peut aussi que le Ntuma soit en même temps Kombeti d'une sous-tribu, de même que peut l'être le Kombeti de la tribu. Seules les familles des chefs ont le droit de tuer les grosses bêtes: éléphant, gorille, panthère.

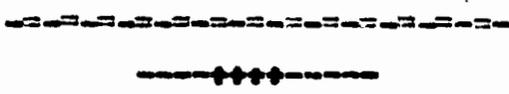
Le Kombeti doit consulter le Ntuma avant d'entreprendre quoi que ce soit. Le Ntuma juge les différends, dit la coutume quand besoin est. C'est aussi un magicien, surtout dans le domaine vital de la chasse. Le Kombeti commande à tous les chefs de clan, soit directement, soit par l'intermédiaire des chefs de sous-tribus, son autorité dépend de son prestige beaucoup plus que de sa fonction, les Babinga étant assez indépendants de caractère. Certains clans font parfois sécession, surtout à propos du choix d'un nouveau campement. Ils se joignent alors à d'autres campements ou en forment un à eux seuls. Ce phénomène peut se produire aussi au sein d'un clan. Le campement ne coïncide actuellement en général avec aucun des groupes définis ci-dessus. C'est une unité de résidence, les clans, sous-tribus, tribus des unités politiques. Le campement contient un ou plusieurs clans ou fractions de clans. Son chef est un des chefs d'unité politique ou de fractions d'unité politique. On change de campement quand on a un mort, qu'on y enterre, ou bien quand on désire un autre terrain de chasse et de cueillette. Les divers clans d'une tribu se réunissaient jadis en un seul campement de temps à autre. Maintenant cette réunion se

fait à l'époque de chaque marché à proximité du village noir auquel la tribu est attachée.

Il n'y a pas de groupe organisé plus important que la tribu . Il y en a deux diffus : celui des Bayaka auquel tous les Babinga de la Likouala déclarent appartenir et celui des Pygmées d'Afrique Centrale.

Il semble régner une certaine harmonie en cette société de la forêt. Les Babinga sont des gens paisibles dont les rares querelles ne font jamais d'éclats de voix comparables à ceux des noirs. Ils ont un sens de la sociabilité qui les incite à une certaine tenue morale sinon corporelle.

- N O I R S & B A B I N G A -



Il n'y a maintenant plus de tribus Babinga indépendantes dans la Likouala, sauf peut-être auprès du marais de l'Ilobi. Chacune est liée à un village des noirs, chaque clan à un patron.

On a fait l'hypothèse que jadis noirs et Babinga ont conclu un pacte d'assistance mutuelle et qu'à la mort des contractants Babinga les contractants noirs ont assemblé leur famille. En réalité le contrat social n'a pas plus été à l'origine des liens actuels entre noirs et Babinga qu'à celle de la Société. Les premiers rapports entre eux ont dû revêtir la forme du marché muet, tel qu'il existe encore dans d'autres pays: les noirs qui désirent de la viande, du miel, de l'ivoire déposent du sel, des pointes de lance, des machettes, des tissus à proximité d'un campement de pygmées et se retirent. Ceux-ci placent alors leurs produits à côté des autres ^{qu'ils} et emportent ~~eux-ci~~ ou attendent pour cela que les noirs aient pris les leurs. Ce peuvent être aussi les Babinga qui prennent l'initiative du marché. Les échanges ont dû prendre par la suite un caractère plus varié et comprendre des produits de récoltes: bananes, manioc, maïs. Les Babinga se sont sentis vis-à-vis du Noir comme le Noir vis-à-vis du Blanc: en présence d'une civilisation supérieure dont on ne peut attendre que du bien. Les Noirs ont profité de cet état d'esprit et transformé peu à peu leurs relations en prestations unilatérales: ils en sont venus à leur ^{faire} défricher la forêt, récolter divers produits, travailler leurs plantations

sans aucune contre-partie immédiate. Les Babinga n'ont pas réagi car ils ne voyaient que les avantages qu'ils retireraient de temps à autre et se sont habitués à dépendre des Noirs qui ont peu à peu resserré leur emprise sur eux au point que leurs relations actuelles sont des relations de maître à esclave.

Le comportement actuel des Noirs vis-à-vis des Babinga varie de village à village; on peut cependant distinguer en gros cinq ensembles de noirs en fonction de ce problème:

Dans la partie Nord de la Likouala, c'est-à-dire le district de Dongou:

- 1° - au Centre nord, les Bondjo de la moyenne et Haute Ibenga (1978)- 4 villages) avec 1740 Babinga.
- 2° - au Sud-Est, les Bondjo de la Motaba et de l'Oubangui (2374)- (12 villages) avec 1229 Babinga.
- 3° - à l'Ouest, des Kaka (1174)-7 villages) avec 745 Babinga.
- 4° - au Nord-Est, des Modjiombo (632)-3 villages) pour 294 Babinga. et des Banza (472)-5 villages) pour 410 Babinga

Dans le centre ouest, c'est-à-dire le nord-ouest du district d'Epena :

- 5° - des ^{Baboumba} Bemitaba, Bongili, Kaka (738) avec 638 Babinga,
5 villages : 3 Bemitaba, 1 Bongili, 1 Kaka

Les nombres indiqués pour les Noirs sont seulement ceux de l'ensemble des villages ayant des Babinga.

Les ^{populations} villages sans Babinga du district de Dongou sont répartis ainsi :

471	Bondjo du bas pays	(6 villages)
254	Kaka	(2 villages)
83	Mondjiombo	(2 villages)
46	Banza	(1 village)

Toutes ces populations n'ont pas tout-à-fait le même mode de vie, mais leur organisation sociale est analogue à celle des Babinga, fondée sur le principe patrilinéaire.

← En général chaque tribu coïncide avec un village.

← L'organisation traditionnelle ne va pas au delà.

← La règle d'exogamie clanique est aussi celle des Noirs mais le mariage est chez ceux-ci virilocal, c'est-à-dire que le couple réside dans la famille du mari dès le début. Il subsiste presque partout des descendants de captifs de case sont encore considérés comme tels ceux dont aucun ascendant féminin depuis leur réduction en servitude n'a été mariés à un homme libre. Ils n'ont pas le droit d'avoir des Babinga pour la raison que ceux-ci comme ceux-là sont la propriété des familles. Cependant la situation des uns et celle des autres n'ont rien de comparable. Actuellement les captifs de case vivent exactement comme les autres noirs du village avec la différence qu'ils ne participent pas à la direction des affaires des familles ou du village. Les Babinga sauf de très rares exceptions ne ^{vivent} viennent pas comme les Noirs ni avec eux.

Toutes les familles n'ont pas de Babinga et tout le monde n'en a pas à l'intérieur d'une famille. Jadis seul le ^{chef} (case) de la famille en avait la garde, comme d'ailleurs la garde de tous les autres biens.

Maintenant chaque homme a des biens propres, les Babinga sont souvent partagés du vivant même du père entre ses fils selon des proportions très variables. On appelle patron (mukolo) de Babinga celui qui possède des Babinga en toute propriété, bien que le lien de patron à Babinga en soit un de maître à esclave et non de patron à clientèle, du moins actuellement.

← On peut être patron de Babinga pour en avoir traditionnellement dans sa famille depuis quelques générations ; on peut l'être aussi par suite d'alliances avec d'autres familles. Quand une fille de membre important du clan se marie, le chef de clan lui donne deux jeunes gens babinga et le chef du clan de son mari deux jeunes filles babinga qui lui appartiennent en propre et dont les descendants passent à ses descendants masculins de l'aîné au cadet dans chaque génération. Il se forme ainsi un sous-clan, issu d'une femme et dont l'existence n'est d'ailleurs révélée que par la propriété d'un certain nombre de babinga indépendamment de ceux du clan. De la sorte, et avec le partage actuel de l'héritage, un certain nombre d'hommes peuvent avoir des babinga et même des babinga de famille différentes et il arrive que dans une famille le chef n'en ait pas et que d'autres en aient. La coutume du don de babinga lors du mariage est encore vivante, le donateur n'étant plus nécessairement le chef de clan. D'où un certain nombre de femmes actuellement patronnes de Babinga. Ce peuvent être aussi des veuves de chefs de famille.

X
X X

Les femmes noires se font aider de femmes Babinga pour le décorticage

des régimes de palmier à huile, le pilonnage des noix et l'extraction d'huile à l'aide de presses archaïques en bois. Il y a cependant 3 presses européennes à main fournies par la SIP à Manfwete (Dongou) Bandeko et Boua (Epena).

Les hommes babinga défrichent la forêt pour les plantations de bananes, de manioc et de maïs à l'aide de matchettes que les noirs leur prêtent. Les matchettes n'étant pas aux Babinga, la récolte ne l'est pas non plus. Les Noirs leur en laissent une partie mais les Babinga en prennent souvent davantage, et dans d'autres plantations que celle de leur patron, ce qui est l'occasion de palabres.

Les Babinga chassent pour leurs patrons à qui appartiennent armes et filets et bien que ceux-ci soient tressés par les premiers, ils sont gardés par les seconds. Le gibier est donc aux noirs qui ne donnent aux babinga que ce qu'ils veulent. Pour l'antilope ils leur laissent les cuisses; pour l'éléphant, que les Babinga tuent à l'arme blanche, et maintenant au fusil à piston qui propulse une courte lance, les pointes sont au patron qui fait aux chasseurs un don sans rapport avec leur valeur en tissus, sel, ustensiles ou même en espèces et leur laisse une partie de la viande. Cependant les Babinga gardent pour eux seuls ce qu'ils réussissent à tuer sans que Les Noirs le sachent, ceux-ci s'en doutent bien et leur en font grief, ils trouvent naturel que tout ce qui échoit aux Babinga soit avant tout à leur patron. La nourriture des Babinga semble plus riche en éléments azotés que celle de la plupart des Noirs grâce au gibier dont ils font une grande consommation sans qu'il y ait de danger que les animaux de la forêt et en particulier les éléphants disparaissent; ceux-ci pullulent dans certaines zones où ils sont un fléau pour les cultures.

C'est au cours de la chasse que les Babinga collectent la résine du copalier dans les bas-fonds humides où elle s'est déposée ou bien directement sur les arbres où elle affleure. Cette occupation est assez malsaine et dangereuse et les Babinga en font le minimum pour ne pas s'attirer d'ennuis avec leurs patrons, d'autant plus qu'ils ne tirent aucun bénéfice de la vente au marché du copal qu'ils y apportent dans des paniers et se retirent immédiatement. Les paniers de palmistes sont apportés par des femmes noires. L'huile est déposée au fur et à mesure de la production dans des fûts laissés là par pour des commerçants.

Les Noirs ont donc en général des revenus relativement importants comme en fait foi le tableau ci-joint des marchés, grâce à leurs Babinga surtout. Ils ne leur en font guère profiter: quelques dons de temps à autre; mais c'est laissé à leur discrétion; il n'y a pas rémunération d'un certain travail. A vrai dire eux-mêmes ^{ils} ne profitent pas pleinement de leurs gains et semblent thésauriser. Il n'y a que leurs habitations qu'ils commencent à soigner. Malgré tout ils s'approvisionnent facilement en sel, pétrole, ustensiles, outils et tissus divers aux comptoirs que les commerçants européens installent dans les villages où il y a des marchés.

Les Babinga vivent à quelques heures des villages de leurs patrons, qui les font venir auprès d'eux à chaque marché -c'est-à-dire tous les deux mois à Dongou, tous les mois à Epena et vont de temps à autre voir ce qu'ils font. C'est pourquoi on trouve au milieu de-

Production du district de Dongou

Production africaine 1950 : marché tous les deux mois (sauf en Déc. et Jan)

Huile de palme	67.748 l à 15 F	=	1.016.220 F
Palmistes	106.745 Kg à 6,5	=	693.842,5
Copal	158.813 Kg à 15 F	=	<u>2.382.195 F</u>
			4.092.257,5

	Novembre 1950 (Motaba)		Huile	caoutchouc
	Copal	palmistes		
Dongou	1315	1805	688	
Bombo (Manfweté)	3046	22 78	1100	
Djoubé	1737	514		
Bangui	2525			1014
	<u>8623 Kg</u>	<u>4597 Kg</u>	<u>1788 l</u>	<u>1014 Kg</u>
	15 F	6,5	14 F	15 F

339.467,5 = 129.345 F 29.880,5 25.032 F 15.210 F

Février 1951 (Ibanga)

Bolomo	1.375	864	210
Enyellé	5.587	3663	
Mimbéli	11.138	11479	30
Mompoutou	645	9147	1680
	<u>18.745 Kg</u>	<u>25.153 Kg</u>	<u>1920 l</u>
	15,5	7 F	15,5

553.387,5 290.547,5 176.071 F 57.009 F

Mars 1951 (Motaba-Doubaoui (sauf Landza))

Dongou	3643	1520	830	
Manfweté	7362	1753	↑	
Mambellou	3247	286	3020	
Bangui	10317			1273
Lidouma-Boyele	124	599	388	
Bandza	2537	2763	1180	
Bétou	3445	2763		
	<u>30.675 Kg</u>	<u>6.921 Kg</u>	<u>5418 l</u>	<u>1273 Kg</u>
	15,5	7 F	15,5	15,5
	<u>627.619,5</u>	<u>48.447 F</u>	<u>83.979 F</u>	<u>19.731,5</u>

Avril 1951 (Ibenga)

	Copal	palmistes	huile
Bolomo	936	1008	262
Enyellé	2934	5210	240
Mimbeli	3836	3961	590
Mompoutou	1240	5299	3540
	<u>8946 Kg</u>	<u>15 478 Kg</u>	<u>4632 l</u>
	<u>17 F</u>	<u>8 F</u>	<u>17 F</u>
354.650 F =	152.082 F	123.824 F	78.744 F

District d'Épéna Marché de Mokengui

(seuls figurent les villages à Babinga)

25 Janvier 1951

village	palmistes	huile	copal	nattes
Boua	316			59
Bène	439			140
Toukoulaka	328			120
Minganga-Mbili			421	200
Bandza I	210	70		
Bandza II	153	60		
	<u>1446 Kg</u>	<u>130 l</u>	<u>421 Kg</u>	<u>519</u>
	<u>4,85</u>	<u>10,35</u>	<u>9,35</u>	<u>20 F</u>
	<u>7013,10</u>	<u>1345,5</u>	<u>3936,35</u>	<u>10.380 F = 22.674,95</u>

25 Fé-vrier 1951

Boua	272		
Bène	149		
Toukoulaka	158		
Minganga-Mbili		455	
Bandza I	103		
Bandza II	108		
	<u>790 Kg</u>	<u>455 Kg</u>	
	<u>4,85</u>	<u>9,35</u>	
	<u>3831,30</u>	<u>4254,25</u>	<u>= 8085,75</u>

25 Mars 1951

Boua	38	12	
Bène	38	30	
Bandza I	179		
Bandza II	267		
	<u>484 Kg</u>	<u>42</u>	
	<u>4,85</u>	<u>20 F</u>	
	<u>2347,40</u>	<u>840 F</u>	<u>= 3187,40</u>

campement Babinga la case du patron qui est quadrangulaire à l'image de celles du village noir mais plus petite. Il peut y avoir plusieurs patrons pour un même campement sans que ce soit nécessairement parce qu'ils sont de la même famille. Un patron peut aussi avoir plusieurs campements. Le campement est actuellement une unité de travail plus qu'autre chose et les patrons commencent à en disposer au mieux de leurs intérêts ^{en ne faisant table pour les plantations et des palmiers ou même après d'ici.} D'ailleurs les Babinga ne peuvent plus vivre où ils veulent, leur zone de subsistance est celle du village auquel ils sont attachés; la division s'étend même aux clans des noirs qui ont chacun leurs terrains d'exploitation. La forêt n'est pas à tout le monde. On ne peut profiter de ses ressources que là où l'on a des droits ancestraux sur la faune et la flore. Cela veut dire pratiquement qu'on y est arrivé le premier et que personne ne vous en a délogé. Cette région de la Likouala est d'un peuplement relativement récent, guère plus d'un siècle. Depuis le début de ce siècle il n'y a plus de migrations et la notion diffuse d'une certaine propriété foncière a pénétré dans l'esprit de tout le monde.

Il existe à proximité de chaque village des campements où les tribus Babinga s'installent pour quelques jours lors du marché ou bien lors de la visite médicale semestrielle. Certains de ces campements sont devenus récemment des villages à l'image des villages noirs, avec des cases beaucoup plus petites et plus grossières, et presque rien dedans.

Les patrons considèrent leurs Babinga comme leurs choses, ils le disent expressément (biloko), avec le droit de les tuer. Cependant ils n'osent plus guère l'exercer depuis quelques années par crainte

de plaintes portées à l'administration et qui ~~peuvent~~ donnent lieu à des procès. Et c'est encore surtout en cas ^{de} refus de chasser pour eux.

La famille Babinga est maintenant avant tout le groupe ou une partie du groupe du patron; qui nomme un chef responsable, appelé capita, pour diriger le travail et régler les palabres à l'intérieur du groupe. Les différends entre groupes sont tranchés par le chef de village Noir. En principe le patron marie son Babinga en payant une dot au patron de la femme de l'ordre de 500 frs sur l'Ibenga allant de 50 frs (Epena) à 500 frs (Dongou). Mais actuellement il ne le fait plus, guère sur l'Ibenga; le Babinga va vivre dans le groupe de sa femme avec qui les enfants restent, appartenant ainsi comme elle-même à son patron à elle, ou bien partagés entre les deux patrons. Quant à la protection du mari, elle est censée aller à son ^{propre} patron. C'est ainsi que les familles Babinga se désagrègent. Tandis que la famille conjugale des Noirs est un état de fait qui tend vers une base juridique à notre contact, celle des Babinga tend vers l'instabilité au contact des Noirs.

Tout ce qui vient d'être dit est surtout vrai des Bondjo de l'Ibenga. Le comportement des autres noirs est un peu différent.

X

X X

BONDJO.-

Les Bondjo (4257) sont venus du Congo Belge il y a un peu plus d'un siècle avec leurs Babinga (2969). Ils sont établis dans le bas et moyen pays de Dongou, le plus riche en copal et palmiers

à huile. Aussi sont-ils ceux qui tirent le meilleur parti de leurs babinga. Ils cultivent le manioc et la banane; aux basses eaux ils viennent à la pêche, c'est-à-dire qu'ils placent des nasses d'osier derrière des barrages en roseau.

Sur l'Ibenga les hommes ont pour principal souci la production de riz de ^{Raphia} bambou et traitent d'autant plus durement leurs babinga qu'ils ne participent guère à leur vie, surtout les Anyellé. Les villages du moyen et haut Ibenga se trouvent sur la rive gauche, et les pistes conduisant en Lobaye (territoire de l'Oubangui) aussi, les Noirs ont trouvé plus sûr de faire camper leurs Babinga dans la forêt de la rive droite d'où ils ne peuvent plus bouger seuls, ne sachant pas se servir de pirogue et d'ailleurs n'en ayant pas. Cette précaution n'est pas inutile car certains Babinga commencent à se sauver au Congo belge. Cependant on peut dire que même sur l'Ibenga où leur situation est la moins ^{enviable} variable ils ne réagissent guère; leur complexe d'infériorité annihile tout désir d'indépendance.

Sur la Motaba le patron va souvent en forêt avec ses Babinga, ce qui crée entre eux de meilleures relations.

KAKA.- Les Kaka occupent le haut pays de Dongou; ils sont venus de la Sangha et des pays limitrophes de l'Oubangui ou même du Cameroun, c'est-à-dire de l'Ouest et du Nord. Certains sont venus avec leurs Babinga, d'autres déclarent être venus seuls, certains babinga viennent de la Sangha. Ce sont des cultivateurs de manioc surtout et de maïs, la banane ne vient qu'après. Les palmiers à huile étant assez rares, ils utilisent une sorte de noix appelée payo comme corps gras.

La pêche joue un rôle secondaire, la chasse est plus en honneur ^{que} chez les Bondjo et les Kaka y vont parfois seuls. Ils y accompagnent en général leurs Babinga qui ne peuvent alors soustraire une partie de gibier ^{comme} chez les Bondjo. Le pays Kaka est réputé sans copal, ce qui n'est pas exact partout, car au seul marché des Kaka, à Bangui s/ Motaba, le copal afflue. La rareté relative des produits intéressent actuellement les commerçants et en conséquence le manque relatif de marchés et de comptoirs ne contribuent pas à élever le niveau de vie des Kaka qui n'arrivent pas tous à payer l'impôt annuel de 200 frs. Leurs Babinga ne sont pas trop mal traités ^{mais} ne tirent aucun bénéfice de ce qu'ils apportent aux marchés ;

X

X X

RECOLTEURS.-

La récolte du caoutchouc prend maintenant beaucoup moins de place dans les marchés qu'à jadis et les Babinga ne semblent plus en apporter. Des immigrants venus alors à cet effet de la Lobaye pour le compte d'Européens sont restés dans le pays où ils récoltent encore un peu de caoutchouc mais commencent à s'établir en villages et à faire des plantations. Ils prétendent être des travailleurs de Compagnie et c'est pourquoi leurs villages sont beaucoup moins beaux et beaucoup plus sales que ceux qui dépendent directement de l'administration. Ces gens sont au nombre de 956 sur l'Ibenga aux environs de Mompoutou (133), à Mompoutou surtout (773) qui est leur village et 234 sur la Motaba près de Bangui à Anikou. Ceux de l'Ibenga cherchent à attirer à eux les Babinga et semblent réussir assez bien à en croire certains patrons de Mompoutou qui déclarent en être frustrés mais ont trop peur des récolteurs pour réagir.

Les Babinga disent être mieux traités par les récolteurs que par leurs patrons. A Mompouyou ils viennent de s'établir en village à côté d'eux au nombre de 62 et se proclament libres. Il semble que cela soit exagéré et que la crainte ne soit pas étrangère à leur comportement. Les récolteurs de la Motaba sont certainement responsables de disparitions de Babinga dont les Babinga Bayaka rendent responsables les hommes - éléphants, les Mangombe, sous-groupe babinga analogue aux Bayaka, qui s'aventurent parfois dans la région de la Likouala. Ils passent pour se changer en éléphants à volonté et certains éléphants, considérés comme Mangombe à certains signes, telles des brindilles dans l'oreille, doivent avoir la trompe coupée dès qu'ils sont abattus, sinon ils se sauveraient pendant qu'on va avertir au campement.

x

x x

Il y a un certain nombre de Babinga des Bondjo de l'Ibenga qui vivent auprès des Kaka ou des autres Bondjo sans que les premiers puissent les faire revenir. Aussi admettent-ils le fait, mais en se considérant encore comme patrons de droit. Quant aux nouveaux patrons, ils n'indiquent pas clairement leur position mais emploient les Babinga à leur compte.

x

x x

MONDJOMBO - BANZA

Les Modjiombo (632 ; 294 B6), venus du Congo Belge avec leurs Babinga, se sont installés au bord de l'Oubangui. Ces sont de bons pêcheurs et de bons artisans, jadis forgerons réputés,

Ils font peu de cultures et seulement du manioc, troquent leur poisson contre l'huile de palme et le maïs de leurs voisins, les Banza, (472 ; 410 BD), assez bons cultivateurs, qui viennent aussi du Congo Belge et sont restés longtemps asservis aux Modjiombo. Les deux populations utilisent comme les autres leurs babinga, qu'ils appellent Yadinga, à ramasser du copal, chasser, aider aux plantations et à l'extraction des produits du palmier à huile.

← Les Modjiomba les placent souvent dans des files du fleuve. Ils passent pour les traiter assez durement, ce qui expliquerait qu'un certain nombre se soient enfuis récemment au Congo Belge où ils auraient été bien accueillis par les autorités locales qui leur auraient construit un village près de Dongou où ils seraient environ 200. Les Modjiombo, ne pouvant les récupérer, les auraient alors vendus à leurs frères de race de l'autre côté du fleuve. Quelques Babinga d'Enyelle (Ibenga) commenceraient à prendre le même chemin.

X

X X

Les Babinga du fleuve commencent à évoluer au contact du trafic qui y règne. Ils savent se servir de pirogues, quelques-uns travaillent comme les Noirs pour le blanc : à Boyele (Terre de Dongou) à Imesse (Congo Belge - ^{venant} viennent de la terre de Dongou). A Dongou même la plupart viennent de l'intérieur du pays et ne veulent plus y retourner, étant l'objet des sollicitations de nombreux noirs qui leur proposent des rémunérations pour divers travaux. Certains patrons leur laissent une partie de l'argent de la vente du copal, des palmistes et de l'huile. Les Babinga

commencent à se vêtir et à faire divers achats.

x

x x

Les habitants de la haute Likouala aux Herbes (district d'Epena), aux confins du Marais de l'Ilobi, sont venus de l'Ouest, du Nord ou du Sud, selon leurs origines divers. Leurs Babinga sont arrivés dans le pays de leur côté, ^{venant} viennent de la Sangha, et sont restés bien organisés jusqu'à maintenant: ils ont des chefs respectés des noirs en un certain mesure. Cela et le fait que ce n'est que récemment qu'un marché a été ouvert à Mokengui, à la bifurcation des deux chenaux de la Likouala, assez loin d'ailleurs des villages ayant des Babinga, expliquent que les Noirs sont loin de maltraiter leurs Babinga comme ils n'ont pas manqué de nous l'affirmer. Ils leur font faire un peu de copal, d'huile de palme et de palmiste, défricher leurs plantations, ^{mais} ~~et~~ leur permettent en certains endroits d'avoir des plantations à eux et leur prêtent à cet effet des machettes sans rien demander en échange. Quant aux nattes, paniers et tuiles de bambou, source de maigres revenus au prix où on les paie, seuls les noirs en font. Les relations entre les deux populations vont peut-être changer d'aspect si les noirs continuent à épouser des femmes babinga ^{comme quelques uns} ce qu'ils viennent de le faire quelques-uns; il y a un babinga qui vit comme les Noirs et paie l'impôt et un Noir qui vit comme les babinga et ne paie pas l'impôt, c'est d'ailleurs un de leurs chefs, dont la famille a été tuée lors de la révolte du 1927-1929 comme sous le nom de Kongwaya.

Le niveau de vie des Noirs n'est pas très supérieur à celui des babinga. Le marché est trop récent et trop loin, les commerçants aussi. Cependant les noirs sont plus ou moins vêtus, ont des cases, les babinga sont nus, ont des huttes.



Le premier européen, à notre connaissance, qui se soit intéressé aux Babinga de la Likouala est L. Douet, agent de compagnie au début de ce siècle dans le district de Dongou. Il réussit à les approcher, à capter leur confiance pendant de longues années. " Je les ai protégés, dit-il, contre les exactions coutumières de leurs voisins; ils sont venus chaque jour me soumettre leurs palabres, leurs querelles de ménage... Quand ils connaîtront davantage l'Européen, contre lequel les autres indigènes par intérêt les ont prévenus, prenant confiance, ils viendront à lui et ce dernier pourra en tirer parti car c'est une population intelligente, active et énergique; avec le temps, grâce à l'appui du blanc, ils deviendront sédentaires; mais ce n'est pas en un jour que l'on modifie des moeurs et des coutumes enracinées par des siècles."

Depuis son arrivée dans la Likouala, en 1933, L. Dussaud n'a cessé de s'intéresser aux Babinga dans la mesure où ses moyens personnels et son temps le lui ont permis. Il a considéré qu'il était agent sanitaire des Babinga comme des autres indigènes et qu'il devait dans la mesure du possible les traiter comme les autres, c'est-à-dire les soigner, et aussi, étant le seul représentant de notre civilisation en rapport avec eux, les aider à mieux vivre. C'est donc là tout autre chose qu'une politique d'apprivoisement, c'est une " campagne d'éducation" comme l'a qualifiée le Dr. MAINETTE, médecin-chef de la région de Décembre 1949.

à Mai 1951, qui y a grandement contribué.

Il semble bien en effet que ce soit la meilleure solution du problème Babinga. L'émancipation n'a pas plus de sens que l'apprivoisement à l'heure actuelle, les Babinga étant tous apprivoisés, grâce au Service de Santé, et n'ayant pas le moyen d'être libres. Nous proposons de leur donner ce moyen à échéance assez rapprochée pour qu'ils aient l'espoir d'être un jour des hommes comme les autres, assez lointaine pour qu'ils puissent être éduqués avant d'être livrés à eux-mêmes.

Ce fait que les Babinga vivent en rapports étroits avec les noirs, suggère de transformer peu à peu la nature de leurs rapports sans trop heurter de front les noirs. Il serait même bon de faire comprendre à ceux-ci que la situation actuelle ne peut durer et qu'il est de leur intérêt de prendre la tête du mouvement d'éducation des Babinga au lieu de se laisser déborder(~~par~~) par ce mouvement. Certains l'ont déjà compris, dans la terre des Kabonga (Epena) et dans celle de Dongou.

L'éducation des Babinga ne doit pas seulement porter sur le plan matériel mais aussi être psychologique : il faut leur mettre en tête qu'ils sont virtuellement sinon actuellement des hommes comme les autres. Les Noirs aussi doivent l'admettre.

Voici les principales mesures que nous croyons utiles au développement des Babinga.

1°.- VILLAGE FIXE.- L'idée d'un village fixe en ^{fixé}(poto-poto) a été lancée et réalisée en partie dans le district d'Epena par L. Dussaud; elle a été reprise il y a deux ans par le chef de district de Dongou qui a chargé un instituteur en retraite, G. Bokonaye, d'en faire bâtir un à Mompoutou. Il y a donc déjà dans la région un certain nombre de villages fixes et presque partout où nous sommes passés les Babinga s'apprêtaient à en faire à proximité des villages de leurs patrons noirs comme lieux de résidence lors des marchés, des visites médicales. Il sent d'accès facile, de 5 à 30 minutes des villages noirs.

Nous avons vu dans la partie démographique que la femme meurt en général beaucoup plus tôt que l'homme, nous manquons de données sûres quant à la mortalité des enfants en bas âge, mais on peut la supposer grande. Or l'accroissement de la population Babinga dépend évidemment de ces femmes et de ces enfants, dont l'existence est trop rude dans les campements de forêt au regard à leur résistance. Il y a lieu de faire comprendre aux Babinga qu'ils doivent laisser au village fixe les femmes enceintes, les enfants en bas âge et leur mère, les vieillards, qui sont actuellement très rares, les malades, qui sont encore souvent abandonnés quand ils ne peuvent plus suivre les autres. Pour que ces gens puissent y vivre, des plantations sont à faire à proximité.

2°.-PLANTATIONS.-

Le problème des plantations est le plus difficile à résoudre sans s'attirer l'hostilité des noirs. Il est évident que les Babinga ne pourront être indépendants que lorsqu'ils se suffiront à eux-mêmes. C'était jadis

le cas, quand ils étaient des nomades chasseurs et collecteurs, mais maintenant ce sont des demi-nomades qui dépendent des noirs pour une partie de leur alimentation et il ne saurait être question de revenir à l'état de chose ^{ancien} ~~vraie~~. Les Noirs savent bien que le jour où les Babinga auront leurs plantations ils ne seront pas loin de leur échapper. Aussi se sont-ils toujours efforcés de les en empêcher. Des plantations ont été faites dans le district de Epena sur l'initiative de L. Dussaud, mais comme les babinga n'avaient affaire à lui directement qu'une fois par an et aux patrons le reste du temps, il va sans dire que l'influence de ceux-ci a prévalu : les noirs ont persuadé les Babinga de l'inutilité de leur effort parce qu'ils étaient des Babinga alors qu'en réalité les cultures se développaient mal parce qu'elles étaient faites parfois sur des sols ^{peu} fertiles en mauvaise saison souvent et maladroitement, sans l'aide de l'outillage nécessaire. La tentative a été reprise par L. Dussaud il y a un an et semble devoir aboutir dans la terre des Kabonga (Epena) grâce au chef de village de Toukoulaka. Nous avons pu y avoir des plantations faites par des Babinga. Les patrons leur prêtent des machettes et acceptent de ne pas bénéficier des récoltes, qui ont l'air comparables à celles des Noirs. Il est vrai que les Babinga commencent à connaître les travaux des champs pour y avoir été employés par leurs patrons depuis de nombreuses années. Il serait souhaitable que chaque groupe babinga ait ainsi ses plantations, en un emplacement qui ne soit pas ^{une} ancienne jachère pour que les noirs ne puissent en revendiquer les récoltes; ailleurs ils devront admettre qu'ils n'ont pas plus de droits que les Babinga sur la forêt non défrichée. Comme on ne peut espérer que les patrons y contribuent d'eux-mêmes partout, il y a lieu de distribuer des machettes aux Babinga

à titre de prêt seulement, pour qu'elles ne passent pas aux mains des noirs. Nous conseillons que l'administration ~~devra~~ en garde la propriété, et les vend~~re~~ par la suite à ceux qui seront capables de les acheter. Un don n'est pas à recommander, ce n'est pas un titre de propriété aux yeux du Noir qui considère à lui tout ce qui est à son babinga, tandis qu'il osera beaucoup moins souvent, ~~pas~~ s'immiscer dans une telle vente, d'un blanc à un babinga. Et nous en arrivons au problème des relations commerciales entre blancs et babinga

3°- LES MARCHÉS.-

L'enprise des Noirs sur les Babinga était jadis moins pesante qu'actuellement. Ceux-ci étaient tributaires de ceux-là pour les produits des cultures vivrières et la rémunération de l'ivoire, chaque groupe d'un village déterminé, mais il y avait encore un semblant d'accord entre les parties, un troc. Le phénomène de durcissement des rapports entre les deux races et de prestations sans contre-partie nécessaire est récent et résulte des conditions économiques nouvelles qu'ont créés les marchés. Les noirs ont vu le gain qu'ils pouvaient tirer du copal, du palmiste, de l'huile de palme et ont contraint les Babinga qui vivaient en symbiose avec eux à ramasser du copal et à les aider dans l'extraction des palmistes et de l'huile sans leur donner pour autant d'autres ^{de valeur} qu'au-
paravant. Les Babinga ont donc en réalité été atteints indirectement par la présence des blancs dont ils ont subi le contre coup sous forme de tribut périodique au patron sans que leur niveau de vie ^{ait changé}. Or ils commencent à ouvrir les yeux en face des réalités économiques que sont les marchés et de l'attrait de ce qui se trouve dans les magasins des compagnies. Ils ont maintenant le senti-

ment d'être exploités par leurs patrons et se plaignent de n'avoir pas de quoi s'acheter des vêtements . Ils ont donc des besoins qu'ils ne peuvent satisfaire, faute de pouvoir d'achat. Il est facile de remédier à cela, en demandant aux commerçants de donner à chaque marché aux babinga une part de ce qu'ils donnent aux patrons en échange des produits livrés. Il est moins facile d'en faire accepter le principe à ces derniers, mais si l'argent est remis directement au chef de clan babinga, que l'en fera venir, le patron n'aura aucun droit dessus. Dans l'état actuel des esprits il est à peu près certain que le chef babinga osera se présenter. Il y a des patrons qui leur feront rendre l'argent au début, au moins en partie surtout sur l'Ibenga. Mais cela se saura, quelques condamnations à l'encontre des patrons ayant ainsi agi feront réfléchir les autres qui comprendront qu'il faut faire la part du feu, part qui est d'ailleurs à déterminer, et ce n'est pas le plus facile. Le pourcentage proposé par les babinga eux-mêmes est de 50 %, quand ils ne veulent pas tout pour eux, au moins en ce qui concerne le copal qui est leur production quasi exclusive , sauf évidemment dans les villages sans babinga. Essayons de nous faire une idée de ce que touche en moyenne un patron. Considérons les 19 villages visités par nous sur l'Ibenga, la Motaba, plus celui de Dongou. Cela fait 3667 Babinga et 342 patrons, soit 193 Babinga, et 18 patrons par village et 11 Bb par patron. Ces villages ont produit en

copal :	en Novembre	1950	:	Motaba	8.623	Kg à 15 f =	124.345 F
	Février	1951	:	Ibenga	18.745	Kg à 15,50=	290.547,50
	Mars	1951	:	Motaba	24.569	Kg à 15,50=	380.819,50
	Avril	1951	:	Ibenga	8.946	Kg à 17 F =	152.082 F

60. 883 Kg à 951.794,00

Si l'on compte que chaque village est représenté deux fois et si l'on fait abstraction de l'apport des récolteurs; faute de renseignements à part cela fait 25.000 Frs par village, 1400 Frs par patron, 130 Frs à chaque marché. Si les babinga vendaient directement le copal aux commerçants ils toucheraient 130 Frs chaque à chaque marché soit $130 \text{ F} \times 5 = 650 \text{ Frs}$ par an (Pas de marché en Décembre - Janvier) Il faut cependant ajouter que le copal est surtout abondant dans le bas pays et moyen pays et que tous les villages n'en apportent pas au marché. Pour l'huile de palme et les palmistes, il n'y a pas d'apport partout ni à tous les marchés. En avril 1951 les marchés de l'Ibenga ont donné :

Palmiste	15.478 Kg à 8 Frs	=	123.824 Frs
Huile de p.	4.632 l à 17Frs	=	78.744 Frs
			<hr/>
			202.568 Frs

Or il y a sur l'Ibenga 6 villages à Babinga qui apportent aux marchés: Bolomo, Bissambi, Enyellé, Mimbéli, Minjoukou, Mompoutou et 2 villages de récolteurs: Mompoutou et Mompoutou dont nous ignorons l'importance de l'apport séparé. Nous laissons de côté Goubangoye qui n'a pratiquement pas de Babinga. Si l'on en tient compte que des 6 villages, qui groupent 1885 Babinga pour 167 patrons on a un revenu de 1200 Frs par patron et par marché, soit 6000 Frs par an. (5 marchés). Mettons même que la moyenne des patrons ne touche qu'un peu plus de 1.000 Frs pour palmistes et huile de palme et autant pour le copal, soit un peu plus de 2.000 Frs. Chaque patron ayant en moyenne 11 Babinga, il semble que 50 % du marché aux Babinga, soit 100 Frs en moyenne par Babinga, soit une base raisonnable. D'ailleurs encore en 1946, d'après le chef de district de l'époque, les Babinga touchaient la moitié de l'argent de la vente des produits. Cela

ferait à chaque Babinga 500 Frs par an en moyenne, On peut d'ailleurs faire remarquer aux patrons qu'en n'acceptant pas ce partage ils risquent de voir les Babinga vendre un jour proche le copal directement aux commerçants et toucher sensiblement davantage. Un partage de 50 % stimulera l'ardeur des Babinga à la collecte du copal dont la production baisse d'année en année; Dongou 1949 182 T. 1950 158 T. ^{Il reste à savoir si c'est souhaitable.} Il ne le semble pas car cette production intéressante, économiquement, n'a aucune valeur éducative.... C'est un travail malsain, sinon pénible.... La production de l'huile de palme et du palmiste est de beaucoup la plus intéressante." C'est ce que dit en 1938 le chef de district de Dongou en parlant des noirs. C'est évidemment valable pour les Babinga dont l'état sanitaire et partout démographique est à prendre en considération avant toute chose. Cependant il ne faut pas aller trop vite ni empêcher le développement temporaire de la production du copal, qui est un moyen de faire accéder les Babinga à un certain pouvoir d'achat sans les faire rompre avec leur mode de vie. Plus tard pour les Babinga, tout comme pour les noirs, l'économie du pays devra reposer sur des cultures riches et éducatives, c'est-à-dire qui feront d'eux de vrais cultivateurs. La base de 50 % du revenu des produits des marchés que nous proposons pour les Babinga n'a de sens que là où les patrons apportent quelque chose au marché. Ce n'est pas le cas chez la plupart des Kaka, qui, nous l'avons dit, n'arrivent pas tous à payer l'impôt. Chez ces populations s'impose donc une mise en valeur du pays qui profite à tous, noirs et Babinga. Nous ne nous étendons pas sur ce sujet qui dépasse le cadre de notre enquête. Quand le Babinga, qui a des besoins d'habillement, pourra les satisfaire, il en aura d'autres : il s'apercevra que couvertures, nattes et moustiquaires lui font défaut, et il cherchera à gagner de quoi satisfaire ses besoins.

Il n'y a donc pas à craindre que les Babinga retournent à la vie de nomade maintenant qu'ils ont entrevu certains avantages de la vie semi-sédentaire. Et les Noirs ne pourront pas les empêcher d'élever peu à peu leur niveau de vie, qu'eux-mêmes d'ailleurs bénéficient de la production accrue. Même si les Babinga gagnent 500 Frs par an en moyenne ils ne pourront pas s'acheter de si tôt beaucoup de choses; mais il ne faut pas oublier que nous avons compté aussi cette somme aux femmes et aux enfants et que l'apparition de quelques vêtements et ustensiles dans un clan fera déjà une grande impression. Enfin un jour viendra où un certain nombre de Babinga seront en mesure de payer l'impôt et ce sera un progrès dans leur libération psychologique ils seront alors comme les noirs vis-à-vis des blancs.

4°.- LE MARIAGE.-

Nous avons vu que le taux de nuptialité est assez bas chez les babinga en comparaison des Noirs. Cela tient d'une part à ce qu'il y a à peu près autant de femmes que d'hommes, d'autre part au fait que les Babinga ne se marient plus guère, ce qui n'empêche pas les couples de se former et d'avoir des enfants mais est une gêne à la perpétuation d'une société babinga stable fondée sur la famille. Les patrons noirs sont les seuls responsables de cette seconde raison. C'est à Enyellé semble-t-il qu'à près naissance un mouvement de suppression de la dot qui tend à se généraliser sur l'Ibenga et même ailleurs. Rappelons que la dot ne paraît pas ancienne chez les Babinga, qu'ils l'ont adoptée au contact des Noirs, qu'elle a d'abord été en nature, puis en espèces. Actuellement elle varie de 500 Frs sur l'Ibenga à 50 Frs dans le district d'Epena. Jadis elle était payée par l'homme aux patrons de la femme, puis par le patron de l'homme à ceux-ci ou à leur patron. Maintenant les patrons commencent à trouver que la dot est bien peu de choses en comparaison de la valeur en travail et en

enfants que représente la femme et ne veulent plus laisser partir leurs femmes babinga; d'autres patrons à courte vue hésitent à verser une dot; un homme qui désire une femme va vivre avec elle dans le groupe du patron de la femme, les enfants sont en général partagés entre ^{les deux patrons} ~~le~~ groupe. Quant à la production de l'homme, elle va à son patron. Souvent l'homme revient seul au bout de quelques années chez son patron ^{et} recherche une autre union. Ce qui est grave, ce n'est pas le fait que le mari va habiter quelque temps dans le clan de sa femme, coutume usuelle chez les Babinga comme nous l'avons vu, mais c'est qu'il en revient seul ou avec une partie des enfants seulement. Or il est bon que la dot scelle le mariage et que la famille conjugale soit au moins une unité de fait ^{divisible}. Les Babinga pourraient se passer des patrons dans l'hypothèse où ils auraient un certain pourcentage sur les ventes; ils seraient en mesure de payer des dots eux-mêmes; ou bien une caisse d'avance pourrait être constituée en faveur des babinga qui désireraient se marier avance remboursable par le patron si le babinga n'est pas solvable. En tout cas il serait souhaitable que les babinga sinon les patrons remettent la dot aux beaux-parents de la femme. Nous en avons vu de ceux-ci protester à notre passage parce qu'ils s'en voyaient frustrés soit qu'elle allât à leur patron, soit qu'il n'y en eût pas. Les mariages entre noirs et babinga sont encore très rares. On en a des exemples chez les Kabonga-Minganga -Yeswa parce que quelques noirs de cette terre ont adopté des enfants Babinga qui devenus grands continuent la même vie et se marient avec des noirs. Le mauvais état démographique du pays l'a suggéré, l'état d'esprit des populations locales l'a permis, les conditions économiques n'ont pas été un obstacle, mais c'est L. Dussaud qui est à l'origine du phénomène. Le blanc peut donc être un agent catalyseur entre noirs et babinga; ~~c'est de multiplier les contacts avec les babinga.~~

Le métissage est une bonne chose, (comme on l'a dit) sans être nécessaire à résoudre ^{le} problème babinga. D'une part il y a peu de chance qu'il se fasse d'ici peu sur une grande échelle, d'autre part cela n'a aucune importance car les babinga peuvent fort bien se développer sans se métisser. C'est plutôt au problème démographique voir que le métissage serait une solution.

5° ORGANISATION POLITIQUE. - Les chefs traditionnels babinga manquent d'audience

auprès de presque tous les groupes noirs. Il serait temps de les faire prendre par ceux-ci en considération en commençant par les reconnaître nous-mêmes comme tels, c'est-à-dire en sachant leur nom d'abord, ensuite en rétribuant quelques-uns d'entre eux à l'instar des chefs de terre, en-fin en réglant les différends entre noirs et babinga, ce qui est plus difficile. Pour pouvoir s'occuper de palabres il faut d'abord au moins en ~~se~~ entendre parler et le noir s'oppose en général à ce que la babinga non seulement s'adresse au blanc mais même à son chef de clan ou de tribu en cas de différend avec un noir qui n'est pas son patron; c'est le chef de village noir qui règle l'affaire quand il le peut. Mais nous avons vu des cas de noir faisant justice eux-mêmes, à propos de feuilles de bananes prélevées par des babinga dans des plantations n'étant pas celles de leur patron, en allant tout simplement chez ces babinga (~~prendre~~) leur prendre l'autorité, leurs matchettes, ou plutôt celles de leurs patrons. Ce sont les babinga qui en sont les plus ennuyés car leurs patrons ne leur en prêtent pas d'autres de si tôt. Il faut faire comprendre aux noirs qu'ils ne peuvent faire justice eux-mêmes et doivent porter plainte à l'autorité compétente de même qu'ils doivent laisser les babinga porter plainte. Actuellement les palabres

entre noirs et babinga ne peuvent guère être tranchés avec impartialité que par le blanc. Cependant quelques noirs se révèlent parfois aptes à s'élever au dessus de leur condition de patron actuel ou virtuel quand ils ne sont pas en cause, à plus forte raison ceux qui n'ont pas de babinga et n'espèrent pas en avoir. Il serait possible de désigner dans chaque village de tels représentants du chef de district pour régler les palabres usuels, car le chef de village ou le chef de terre est souvent un gros propriétaire et patron de babinga qui ne peut juger en toute neutralité. Ainsi les Babinga s'enhardiront peu à peu à protester contre les exactions de leurs patrons ou à faire protester leurs chefs. Ils le font déjà quand il s'agit de meurtre.

Les palabres entre babinga doivent être réglés par leurs chefs de clan ou de tribu plutôt que par les capita des patrons ou ceux-ci eux-mêmes. Cela se fera dans la mesure où nous donneront du prestige aux chefs babinga. L'organisation politique babinga est en train de s'effondrer et il n'est plus temps de la remettre debout. Le peuple babinga ne pourra se transformer qu'à l'intérieur de cadres qui lui soient propres. Cela n'est pas incompatible avec l'emprise patronale, que nous sommes bien obligés d'accepter pour le moment comme une force avec laquelle il faut compter, mais il est évident que la chefferie babinga ne prendra de l'importance que quand l'influence patronale diminuera. Ce qu'il est urgent d'établir, c'est un modus vivendi entre patrons et babinga accepté par les premiers sans trop de difficultés et assez souple pour qu'il puisse être amélioré peu à peu en faveur des seconds. Car mieux vaut, même à cette échelle, guider une évolution que subir une révolution.

X
X X

Nous avons vu que le Service de Santé s'occupe depuis dix huit ans des babinga en ¹³personne de L. Dussaud. Leurs diverses affections sont donc bien assez bien connues. Voici les principales conclusions de Dr. MAINETTE. En premier lieu la trypanosomiase atteint les babinga autant que les noirs mais elle est en très nette régression comme chez eux. Le paludisme atteint un peu plus les babinga que les noirs, qui ont en général des moustiquaires, mais la Likouala n'est pas plus malsaine à cet égard que la plupart des pays de forêt ^{de} basse altitude d'Afrique Centrale. La lèpre est très rare, beaucoup plus rare que chez les noirs; il en est de même du goitre, du cancer, des maladies vénériennes. Le pian est l'affection la plus commune chez les Babinga; c'est une maladie assez grave pour contribuer à la mortalité infantile. Au cours de notre mission nous avons trouvé 134 pianniques sur le Haut Ibenga sur 1528 Babinga présents, soit 8,8 %. Le pian est ^a guéri en 5 jours à l'aide d'injections d'acétylarsan. L. Dussaud a cherché dès ses ^{débuts} districts à faire profiter les Babinga de cette ^{l'}organisation sanitaire. Il a pu en 3 ans de 1933 à 1936 faire augmenter considérablement le nombre de ceux qui se présentaient à la visite lors de ses tournées; il a eu pour cela à faire comprendre à tous, tant noirs que babinga que la trypanosomiase régresserait d'autant plus vite qu'ils seraient plus nombreux à se faire examiner et traiter. Il a fait soigner des malades dans les dispensaires, en a fait évacuer à l'hôpital. Actuellement on peut dire que les Babinga se présentent en très grande majorité à la visite semestrielle. Cependant on se heurte encore parfois à l'indiscipline des Babinga et à la mauvaise volonté des patrons, surtout à propos des babinga qu'ils emploient sans les considérer comme leurs: ceux de la Lobaye sur l'Ibenga, ceux d'Epena sur la Notaba.

Le Dr MAINETTE propose d'aménager le texte de l'arrêté n° 347 du Haut-Commissaire en date du 6/2/47 afin que l'absence des Babinga à la visite soit sanctionnée et les patrons tenus pour responsables car ils savent se faire obéir quand ils le veulent bien. On pourrait aussi en rendre conjointement responsables les chefs de clan babinga. Il y a d'autre part toute une hygiène à ~~conseigner~~ ^à conseiller aux babinga : l'usage externe de l'eau pour les soins corporels et plus tard celui du savon; à tenir des cases un peu plus propres que celles qu'ils commencent à avoir. D'autre part un minimum de confort, des meubles, ^{de vêtements, de ustensiles, de ustensiles, de ustensiles} ustensiles de première nécessité ne serait pas un luxe ; mais nous pensons qu'ils y viendront d'eux-mêmes quand leur pouvoir d'achat s'accroîtra tandis qu'il n'est pas sûr qu'ils prennent seuls le goût de la propreté.

x

x

x

Le service scolaire a fait rentrer cette année deux élèves Babinga dans deux écoles de l'Ibenga (Nompontou et Mimbéli). Il a été remédié à leur pénurie vestimentaire et alimentaire mais il serait bon que dans les années à venir les élèves Babinga bénéficient d'une bourse leur permettant de se vêtir et de se nourrir quand leur famille est en forêt et n'aient plus le sentiment d'être des babinga.

x
x x

Il y a des Babinga dans d'autres régions avoisinantes de l'A.E.F. mais ils n'ont encore été recensés nulle part à notre connaissance. Ils seraient à peu près aussi nombreux dans la Sangha, où l'administration a créé des équipes de travailleurs Babinga pour l'entretien des routes. Leur paye, qui se fait sur le chantier, est immédiatement suivie d'une vente d'objets de première nécessité. Ainsi est évitée la mainmise des patrons sur l'argent. Quelques Babinga ont demandé à payer l'impôt; beaucoup vont au dispensaire, il n'est pas jusqu'à la maternité d'Oufeso qui n'ait été utilisée. Dans la Lobaye il doit y avoir aussi un nombre relativement important de Babinga dont s'occupe le Service de Santé. Il n'y a donc aucune raison d'attirer les Babinga dans la Likouala plutôt qu'ailleurs, d'autant plus que nous ignorons la valeur de ses sols et par conséquent ses possibilités de cultures riches.

Actuellement les Noirs descendent vers le fleuve depuis un certain nombre d'années, soit en villages qui se déplacent du haut vers le moyen pays de Dongou, soit isolément vers les centres urbains de l'Oubangui^{et}/du Congo. Les Babinga commencent à se diriger vers le fleuve eux aussi, ils auraient même tendance à passer du côté belge. C'est pourquoi il est urgent de s'occuper d'eux. Le problème du regroupement des populations ne se pose dans l'immédiat que pour les habitants de la Haute Likouala aux Herbes (Epena), d'accès trop difficile en égard à leur importance numérique et économique. Il y aurait lieu de les engager à se déplacer en villages sur l'Oubangui ou la Motaba; il n'y a aucune raison pour que les Babinga ne suivent pas les Noirs dans cette migration.

x
x x

L'éducation des Babinga est une oeuvre de longue haleine qui nécessite que l'on s'occupe d'eux en permanence et non par intermittence comme cela a été jusqu'à maintenant le cas par nécessité. Il serait désirable que quelqu'un en soit chargé sur place et qu'il y ait un service auquel soit rattachées les affaires Babinga d'A.E.F.

Quand les Babinga ^{doivent} ~~seront~~ des villages fixes, des plantations à eux, une partie du revenu des marchés, la possibilité de se marier tous coutumièrement, des chefs reconnus par nous et par les Noirs, ils ne seront pas loin d'être des hommes comme les autres.

Ils ne sont pas prédestinés plus que les autres à faire indéfiniment corps avec la forêt, envers laquelle ils semblent montrer quelques signes de lassitude.

A. HAUSER

